

Le regard de deux pèlerins allemands sur la Méditerranée et ses marins

Christine Gadrat

▶ **To cite this version:**

Christine Gadrat. Le regard de deux pèlerins allemands sur la Méditerranée et ses marins. Lola Badia; Lluís Cifuentes; Roser Salicrú i Lluch. La vida marítima a la Mediterrània medieval : Fonts històriques i literàries. [Acts of the conference "El mar, la navegación y la vida maritima en el Mediterráneo medieval : testimonios cronísticos, narrativos y poéticos", Barcelona, Museu Marítim, 16-17 june 2016], Publicacions de l'Abadia de Montserrat; Museu Marítim de Barcelona, pp.149-163, 2019, Textos i Estudis de Cultura Catalana, 232, 978-84-9191-057-2. halshs-02137416

HAL Id: halshs-02137416
https://shs.hal.science/halshs-02137416

Submitted on 25 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[NB : ceci est la version d'auteur et non la version définitive]

Le regard de deux pèlerins allemands sur la Méditerranée et ses marins

Christine Gadrat-Ouerfelli
Aix Marseille Univ, CNRS, LA3M, Aix-en Provence, France.

Quel regard portaient sur la Méditerranée les pèlerins allemands, à qui cette mer n'était pas familière et qui l'abordaient pour la première fois à l'occasion d'un pèlerinage[1] ? Aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, de nombreux pèlerins venus du Nord de l'Europe, de pays flamands ou germaniques, entreprennent le pèlerinage en Terre sainte et sont, de ce fait, amenés à traverser la Méditerranée, le plus souvent entre un port italien et la côte palestinienne ou égyptienne[2]. Ils découvrent ainsi un espace maritime qui leur est étranger, nouveau ; plusieurs d'entre eux lui consacrent quelques chapitres dans leurs récits de pèlerinage. J'ai choisi de concentrer ma contribution sur deux de ces pèlerins, Ludolf de Sudheim et Félix Fabri. On pourrait en étudier d'autres également, mais ces deux récits sont à la fois suffisamment riches, possèdent des traits originaux, tout en étant en même temps complémentaires.

Il convient, en préambule, de souligner la faible présence de la Méditerranée dans les récits de voyage et de pèlerinage en général. Bien qu'inévitablement traversée, le plus souvent dans les deux sens, aller et retour, du voyage, cette traversée occupant par ailleurs un temps plus long que celui de la visite des lieux saints, la Méditerranée donne toutefois rarement lieu dans les récits à des descriptions détaillées. Elle apparaît comme une parenthèse, une omission, ou est évoquée de manière très elliptique, le pèlerin racontant qu'il a embarqué dans tel port et que le navire l'a transporté jusqu'à tel autre port du Proche-Orient. C'est ce que l'on lit par exemple sous la plume de Bernard le Moine, pèlerin dont on sait peu de choses, qui voyagea vers 865 : « Nous sommes montés [au port de Tarente] dans un des deux autres navires, où se trouvait aussi le même nombre de captifs et, au bout de trente jours de navigation, nous avons été débarqués au port d'Alexandrie »[3]. On remarque que la mer traversée n'est non seulement pas décrite, mais pas même nommée, comme cela arrive souvent dans les récits de pèlerinage[4].

[1] FELIX FABRI, *Errances…*, pp. 142-143 : « J'étais en effet effrayé, je craignais pour ma vie, j'étais épouvanté par la mer, que je n'avais encore jamais vue et dont j'avais tant entendu parler » (« pauidus enim fui et uite mee timebam, mare eciam, quod nunquam prius uideram et multa audieram de eo »).
[2] Pour une liste de pèlerins et de voyageurs allemands, consulter le répertoire de HALM, *Europäische Reiseberichte*. On peut se dispenser de lire PASTRE, *La Méditerranée dans les récits allemands…*, qui déprécie en particulier systématiquement le récit de Ludolf de Sudheim, au point qu'il paraît ne pas l'avoir bien lu (voir en particulier p. 83).
[3] traduction DELUZ dans *Croisades et pèlerinages*, p. 920.
[4] JAMES-RAOUL, *La mer Méditerranée…*, pp. 53-56.

Les cas de traversée directe sont pourtant assez rares et les navires procèdent habituellement à la navigation par cabotage, avec plusieurs escales, sur les côtes italiennes, grecques, ainsi que dans un certain nombre d'îles. Plus que la mer elle-même, ce sont parfois ces escales et les ports ainsi abordés qui donnent lieu à une description. Cet aspect, ainsi que la géographie propre à la Méditerranée, aboutissent à une image morcelée de cet espace, qui est davantage vécu comme une juxtaposition de plusieurs mers (Tyrrhénienne, Adriatique, Egée, etc.), une succession d'îles et de terres, que comme un espace unique et continu[5]. Dans ce cas, le récit est construit selon un parcours qui va d'escale en escale, de port en port, avec des descriptions parfois très détaillées des îles et des villes visitées, mais qui ne donne pas une vision d'ensemble. Chez Ludolf de Sudheim et Félix Fabri, nous pouvons lire le récit des différentes escales opérées par les navires que les pèlerins ont empruntés, mais ces deux voyageurs nous donnent aussi à lire une description synthétique de la Méditerranée, conçue comme un espace géographique à part entière.

Lorsque les récits de pèlerinage livrent quelques informations sur cette mer — et plus on avance dans le Moyen Âge, plus les récits sont en général détaillés et prolixes —, elles portent sur les navires utilisés, les conditions de navigations ou encore la vie à bord. Ce sont surtout les informations concrètes, les anecdotes plaisantes ou au contraire dramatiques, qui ont retenu l'attention des historiens jusque-là[6]. Les mauvaises conditions de mer et de climat, les tempêtes marquent particulièrement les pèlerins et la mer est souvent présentée comme un espace dangereux, où le sort des hommes est incertain. Les tempêtes constituent à la fois un *topos*, que l'on rencontre également dans des œuvres littéraires, telles que des romans d'aventure, et néanmoins une réelle expérience pour des voyageurs qui sont en général peu habitués au voyage en mer[7]. D'autres dangers peuvent guetter les pèlerins, et en particulier les pirates et les corsaires, ainsi que les courants, les hauts fonds ou les diverses créatures, plus ou moins fantastiques, qui peuplent les fonds marins. On retrouve chez Ludolf de Sudheim et Félix Fabri l'ensemble de ces éléments, mais les chapitres qu'ils consacrent à la Méditerranée sont nettement plus nombreux et plus développés que chez les autres pèlerins et méritent qu'on leur porte attention.

Une présentation rapide de ces deux pèlerins s'impose à présent. Mal connu, Ludolf, qui s'identifie comme recteur de l'église de Sudheim (en Basse-Saxe), se rend en pèlerinage en

[5] Voir les remarques similaires de JAMES-RAOUL, *La mer Méditerranée…*, pp. 57-58.
[6] Voir, par exemple, RICHARD, *Les gens de mer…*
[7] JAMES-RAOUL, *L'écriture de la tempête en mer…*

Orient de 1336 à 1341[8]. Son récit est dédié à Baudouin de Steinfurt, évêque de Paderborn (1341-1361). L'ensemble du texte ne se présente pas comme un récit de pèlerinage, mais se veut une description du monde complète, intégrant des régions situées bien au-delà de la Terre sainte, telles que la Mésopotamie (avec un chapitre sur Bagdad) et l'Asie mongole[9]. Il semble qu'il ait emprunté une partie de ses informations à un autre pèlerin allemand, Guillaume de Boldensele, et à l'Arménien Hayton, auteur d'une *Fleur des histoires de la terre d'Orient*. Mais une bonne partie du texte relève aussi d'observations faites par l'auteur lui-même ou de centres d'intérêts personnels, comme le montrent notamment ses chapitres sur les poissons de Méditerranée, qui constituent une originalité dans le panorama des récits de pèlerinage.

Le récit de Félix Fabri est l'un des plus riches en informations détaillées et concrètes[10]. Ce dominicain allemand (Felix Schmidt) s'est rendu à deux reprises en Terre sainte, en 1480[11] et en 1483, où il prolonge son voyage par le Sinaï et l'Égypte[12]. De retour à son couvent d'Ulm, il entreprend la rédaction de ses souvenirs de voyage, qui couvrent un gros volume divisé en douze traités, un pour chaque mois, chaque chapitre correspondant à une journée[13]. Il intitule son récit *Evagatorium* (*Errances*), autant par modestie que pour souligner l'originalité de son œuvre, qui n'est « ni pèlerinage, ni voyage, ni traversée »[14]. Donnant ensuite une version en allemand abrégée de son récit à destination des laïcs[15], Félix Fabri est aussi l'auteur d'un ouvrage en allemand intitulé *Die Sionpilger,* destiné aux religieuses qui ne pouvaient effectuer physiquement le pèlerinage à Jérusalem[16]. Dans le récit du second voyage, en 1483, Félix Fabri propose une longue digression à l'intérieur du deuxième traité, intitulée « Quelques informations utiles pour comprendre un voyage en mer », où il entend traiter de tout ce qui concerne la mer et le voyage maritime (les différentes sortes de mer, leurs dangers, les vents,

[8] *Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber*, p. 2 ; trad. DELUZ, p. 1032 ; GADRAT-OUERFELLI, *Identité(s) d'un voyageur médiéval…*, pp. 96-94 ; sur les tentatives faites pour identifier ce pèlerin, lire SCHNATH, *Drei niedersächsische Sinaipilger im 1330…*, pp. 14-16.

[9] *Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber*, pp. 56-58 ; trad. DELUZ, pp. 1053-1055.

[10] FELIX FABRI, *Les errances…*

[11] En même temps que trois autres pèlerins qui ont aussi laissé un récit : l'auteur anonyme du *Voyage de la saincte cyté de Hierusalem*, Santo Brasca le chancelier de Ludovic Sforza et Pierre Barbâtre prêtre de Vernon. Cf. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental…*, p. 214.

[12] La seconde fois également en compagnie d'autres pèlerins auteurs de récits : Bernhard de Breydenbach, Georg de Gumppenberg et Paul Walther de Güglingen (GRABOÏS, *Le pèlerin occidental…*, p. 214).

[13] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 21-22.

[14] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 78-79 : « Idcirco decreui hunc librum non peregrinatorium, nec itinerarium, nec uiagium, nec alio quouis nomine intitulare, sed *euagatorium fratris Felicis* juste dici, nominari et esse statui ». Cf. CHAREYRON, *Errances et digressions…*, p. 115.

[15] *Galeere und Karawane*.

[16] FELIX FABRI, *Die Sionpilger*. Sur l'ensemble de l'œuvre de Félix Fabri et sa réception lire BEEBE, *Pilgrim and preacher*…

les types de navires, l'équipage, la vie à bord dans ses moindres détails, etc.)[17]. Cette digression correspond à l'attente, à Venise, d'un navire pour la traversée vers la Terre sainte[18]. Particulièrement développée, elle couvre une cinquantaine de pages dans la dernière édition du texte. Il justifie la longueur de son texte relatif à la traversée maritime pour le fait qu'une grande partie du temps du pèlerinage est en réalité consacré au voyage en mer : « Le pèlerinage en Terre sainte se déroule en effet surtout en mer et l'on passe donc le plus clair de son temps à voyager sur la mer »[19], prenant ainsi le contrepied des autres pèlerins.

Les deux pèlerins commencent par dresser un tableau général, géographique de la mer sur laquelle ils embarquent :

> Ludolf de Sudheim : « Et il faut noter qu'entre le Maroc et l'Espagne, la mer Méditerranée se jette dans l'Océan par un bras de mer à peine large d'un quart de mille. Sur un des rives une femme chrétienne et sur l'autre une femme musulmane, en train de laver leur linge, peuvent se quereller et s'insulter. Ce bras de mer est appelé par les indigènes détroit de Balthar, ou encore détroit du Maroc. […] De même que la mer Méditerranée, par ce bras entre le Maroc et l'Espagne provient de l'Océan, la mer Méditerranée se jette dans la mer de Pont, sous les murs de Constantinople, par un bras de mer que les habitants appellent le bras de Saint-Georges, de la même largeur que ci-dessus. […] La Méditerranée est la mer par laquelle on parvient à la Terre sainte. Elle est ainsi nommée car elle sépare l'Asie à l'Est de l'Europe au nord et à l'ouest et de l'Afrique au sud. »[20]

[17] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 354-457 : « Sequuntur quaedam neccessaria pro intellectu maritime euagacionis ».
[18] MEYERS, *L'Evagatorium de frère Félix Fabri…*, p. 27 ; CHAREYRON, *Errances et digressions…*, p. 121.
[19] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 254-255 : « Peregrinacio enim terre sancte pro maiori parte in mari perficitur, et tempus longius in maritimo itinere transit ».
[20] *Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber*, pp. 7-8 : « Et est notandum quod inter Marrochiam et Hispaniam mare mediterraneum influit ex oceano per brahcium latitudinis vix quartae partis unius miliaris. Itaque in una ripa stat mulier christiana et in alia ripa stat mulier barbara vestimenta eorum lavantes et ad invicem rixantes et contendentes, et dicitur illud brachium maris ob incolis Strit de Balthar, et alio nomine Strit de Marroch.[…] Et sicut mare mediterraneanum per hoc brachium inter Marroch et Hispaniam ex oceano influit, sic eodem modo mare mediterraneum in mare ponticum effluit prope muros Constantinopolis per brachium maris, quod ab incolis brachium sancti Georgii vocatur, eiusdem latitudinis ut prius. […] Mare Mediterraneum est illud per quod navigatur ad terram sanctam et dicitur mare mediterraneum quia habet ab oriente Asiam, ut distinguitur, et ab occidente et septentrione Europam et ad meridiem Affricam, quae suis brachiis distinguit » ; trad. DELUZ, p. 1035.

Félix Fabri : « Il y a trois sortes de mer, à savoir : la grande mer, la mer « plus grande » et la mer « très grande ». La grande mer est la mer Méditerranée, qu'on appelle aussi « notre mer » […][21].

On l'appelle premièrement la Grande mer, parce que comparés à elle, les autres mers et lacs sont plus petits. 2) On l'appelle ensuite « notre mer », parce qu'elle est à la fois connue de nous, proche de nous et sillonnée par nous. 3) On l'appelle enfin Méditerranée, car elle s'étend au milieu de la terre, de l'Occident jusqu'à l'Orient, et elle est placée entre les principales parties du monde, à savoir l'Europe, l'Asie, et l'Afrique, qu'elle sépare et distingue les unes des autres grâce à son étendue et à ses bras de mer. En effet, elle baigne à l'ouest et au nord l'Europe, à l'est l'Asie et vers le sud, l'Afrique. »[22]

Félix Fabri offre ainsi pour commencer à ses lecteurs un tableau des différentes mers du monde, en particulier de l'océan, de la Méditerranée et de la mer Noire, qu'il décrit tour à tour. La démonstration se veut pédagogique, aussi le dominicain appuie-t-il son exposé sur des arguments étymologiques ou des sources livresques. Il construit également son texte de façon rigoureuse, commençant par diviser sa matière en trois parties (correspondant aux trois sortes de mer qu'il identifie), qu'il va ensuite traiter successivement.

Si l'on compare ces extraits de Ludolf et de Félix, qui voyage environ un siècle et demi après le premier, on constate une certaine uniformité dans la façon dont la Méditerranée est décrite à gros traits. Cette présentation générale de l'espace maritime se retrouve également de façon similaire, quoique moins développée, chez un autre pèlerin allemand, Guillaume de Boldensele, prédécesseur de Ludolf en Orient de quelques années[23]. L'image de la Méditerranée et de ses bras servant à délimiter les grandes parties du monde correspond à une représentation courante sur les mappemondes médiévales, en particulier celles que l'on désigne

[21] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 254-255 : « Mare in genere est triplex, scilicet mare magnum, mare maius et mare maximum. Mare magnum est mare Mediterraneum, quod dicitur mare nostrum ».
[22] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 360-363 : « Primo quidem dicitur mare magnum, quia cetera maria et lacus in eius comparacione sunt minora. 2) Dicitur mare nostrum, quia nobis notum, nobis propinquum, et a nobis usitatum. 3) Vero dicitur Mediterraneum, quia ab occidente per mediam terram usque in orientem perfunditur, et principalibus mundi partibus, scilicet Europe, Asie et Affrice interiacet, ipsas se et suis brachiis ab inuicem separans et distinguens. Habet enim ab occidente et septentrione Europam, ab oriente Asiam, ad austrum Affricam ».
[23] « Dicitur hoc mare Mediterraneum, quia principalibus mundi partibus, scilicet Asie, Affrice et Europe interjacet, ipsas se et suis brachiis ab invicem separans et distinguens. Habet enim ab occidente et septentrione Europam, ad orientem Asiam, ad austrum Affricam et uno brachio ejus quo attingit Hispaniam, et strictum de Maroch vulgariter dicitur. Continuatur hoc mare Mediterraneum cum occeano mari scilicet maximo quod orbem circumfluit. Altero vero ejus brachio quod Elespontus seu brachium S. Georgii dicitur continuatur cum mari Pontico, quod quasi nullam habet insulam, unde et Majus nuncupatur » (DELUZ, *Liber de quibusdam ultramarinis partibus*, p. 202).

par les initiales « TO », souvent orientées à l'est, où la Méditerranée sépare l'Europe et l'Afrique dans la moitié inférieure, tandis qu'en haut, l'Asie est séparée de l'Europe par le Tanaïs (Don) qui se jette dans la mer Noire, et de l'Afrique par le Nil. C'est la représentation de la Méditerranée que l'on trouve dans les textes et que nos auteurs ont vraisemblablement apprise par cœur, comme une leçon de géographie[24].

Un peu plus loin, Félix Fabri précise que la Méditerranée constitue une seule mer, même si elle peut porter différents noms, en fonction de la région ou de la cité dans laquelle on se trouve :

> « Il est à noter aussi que la mer Mediterranée constitue une seule mer, assortie de différents noms en fonction des différents lieux, tout comme la Terre, unique, possède différents noms. En effet, on attribue à une mer tantôt le nom d'une région – ainsi, on parlera de mer d'Asie, de Syrie, d'Ibérie, tantôt le nom d'une île – mer des Baléares, de Sicile, de Crète, de Chypre, tantôt celui d'un promontoire – mer de Malée, mer Égée, tantôt celui d'un État – mer Germanique, mer de Gaule, d'Italie, de Dalmatie, tantôt celui d'une cité avoisinante – mer Adriatique, Tyrrhénienne, mer de Joppé, d'Alexandrie, de Venise. C'est pourquoi, si le lecteur rencontre dans ces *Errances* différentes mers, il doit comprendre qu'il ne s'agit que d'une seule mer possédant différents noms »[25].

Ensuite, les deux auteurs consacrent plusieurs chapitres à la question des dangers de la Méditerranée, question récurrente dans les récits qui comportent une description de la traversée maritime, mais là encore, traitée différemment. Comme à son habitude, Félix Fabri commence par résumer et énumérer les différents dangers que le pèlerin est susceptible de rencontrer, avant de développer chacun d'eux par la suite :

> « L'errance en mer présente de nombreux désagréments. La mer elle-même, pour quelqu'un d'inexpérimenté, est très nuisible et, pour diverses raisons, très périlleuse. De fait, elle inspire la crainte, donne des maux de tête, provoque vomissements et nausées, fait perdre l'envie de boire et de manger, altère le corps

[24] Sur les points communs de la présentation de la Méditerranée chez Guillaume de Boldensele, Ludolf de Sudheim et Félix Fabri, voir GADRAT-OUERFELLI, *Le voyage*, pp. 559-568.

[25] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 364-365 : « Insuper notandum quod mare Mediterraneum est unum, sortitum diuersa nomina pro diuersitate locorum, sicut et terra, sum situ na, habet diuersa nomina. Quandoque enim a prouinciis nomen accommodat : sic dicitur mare Asiaticum, mare Siricum, Hybericum, quandoque ab insulis, sicut Balearicum, Siculum, Creticum, Cirpium, quandoque a promontoriis, sicut Maleum et Egeum, quandoque a gentibus, sicut Germanicum, Gallicum, Ytalicum, Dalmaticum, quandoque ab adiacentibus ciuitatibus, sicut Adriaticum, Tyrum, Ioppicum, Alexandrinum, Venecianum. Et ideo dum leguntur eciam in euagatorio diuersa maria, non intelligitur nisi unum, habens diuersa nomina ».

humain, excite les vices et enlève aux pèlerins beaucoup de leurs vertus ; elle génère des dangers extrêmes et mortels et conduit souvent à une mort très pénible. »[26].

Le pèlerin décrit ensuite une série de dangers qui guettent les voyageurs : le naufrage, les vents et les orages, « la fragilité et les défaillances du navire » et enfin « l'inexpérience, la paresse, la négligence ou la somnolence des capitaines », en précisant : « J'ai moi-même vécu pareille expérience »[27] ! Cette énumération des désagréments et des dangers des voyages par mer aurait de quoi décourager le plus fervent des pèlerins, et si Félix Fabri prend autant de soin à les décrire jusque dans leurs plus menus détails, c'est non seulement pour prévenir ses lecteurs qui voudraient entreprendre le pèlerinage et les avertir en leur signalant les remèdes appropriés et les précautions à prendre, mais aussi afin que ses confrères « se mette(nt) à apprécier davantage le calme monastique, la stabilité du cloître, la discipline de la règle, le devoir de l'obéissance et à déprécier le voyage et la pérégrination »[28].

Ludolf de Sudheim comporte lui aussi une partie portant sur dangers de la Méditerranée, où l'on relève les mentions de tempêtes et de vents, mais aussi de tourbillons, de bancs de sable et de hauts fonds, auxquels il consacre un passage assez long, d'ailleurs en grande partie repris par Félix Fabri[29]. Il s'intéresse également aux diverses créatures, plus ou moins fantastiques, qui peuplent la mer. La plupart des voyageurs sont généralement allusifs ou muets à ce sujet ; Ludolf constitue une exception en consacrant deux chapitres entiers aux poissons de Méditerranée. Il s'agit dans la plupart des cas, de récits de marins, qu'il rapporte en prenant soin de donner les noms vernaculaires des poissons dont il est question :

> « J'ai entendu le récit d'un autre marin digne de foi, qui connaît à peu près toutes les routes sur mer et a couru des dangers innombrables et diverses terreurs en mer. Il me dit qu'une fois, près de la Barbarie, un navire faisait route à cause des vents contraires là où la navigation est des plus périlleuses à cause des rochers et des bancs de sable recouverts de très peu d'eau, alors qu'un peu plus loin, on ne trouve pas le fond à plus de dix mille brasses. Tandis que la navigation se poursuivait dans la crainte, le navire tomba sur un poisson appelé en français

[26] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 372-373 : « Euagacio per mare multis incommodis subiacet. Ipsum enim mare inconsuetis est maxime nociuum et diuersis rationibus multum periculosum. Est namque timoris incussiuum, doloris capitis grauatiuum, uomitus et nausee prouocatiuum, appetitus cibi et potus ablatiuum, corporis humani alteratiuum, passionum excitatiuum et multarum peregrinarum qualitatum allatiuum, mortalium et extremorum periculorum causatiuum, et sepe amarissime mortis inductiuum ».

[27] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 376-377 : « navis deferentis debilitas et insufficiencia », « ex imperiencia uel pigricia aut negligencia et sompnolencia nauclerorum, et hoc similiter expertus sum ».

[28] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 78-79 : « ut vestre caritati magis placere incipiat monastica quies, claustri stabilitas, regularis disciplina et obediencie labor, discursusque et euagatio uilescat ».

[29] *Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber*, pp. 9-12 (trad. DELUZ, pp. 1036-1038) ; FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 379-381.

‘mérou’, qui se cachait dans les rochers. Le poisson sentit venir le navire et pensa peut-être que c’était quelque chose à manger. Ouvrant la gueule, il le mordit avec tant de violence que, bien que lourdement chargé, le navire recula fortement. […] Les marins descendirent dans la cale pour voir où était la voie d’eau et ils virent la dent du gros poisson enfoncée dans le bateau. Elle était aussi longue qu’une poutre et large de trois coudées. »[30].

Ludolf de Sudheim rapporte également une attaque de requin, ainsi que l’observation de baleines projetant « en l’air une grande quantité d’eau avec un bruit de tonnerre »[31]. Sa description des poissons mêle des récits légendaires et des observations directes ou la transcription de ce qui lui a été raconté par des marins ou des pêcheurs. Il est en tout cas le seul à leur consacrer autant de place dans son récit. Il est à noter, d’ailleurs, que les poissons de Méditerranée ne sont pas seulement un danger à ses yeux, mais également une source d’émerveillement :

« Il y a en mer de nombreuses et diverses sortes de poissons, grands et petits, de couleur, d’aspect, de formes variées, avec ou sans écailles, de sorte que l’esprit humain ne peut les retenir tous. Parmi tous ces poissons, il y en a de merveilleux qui s’élèvent hors de l’eau et volent assez longtemps, comme des papillons, mais je ne sais pas combien de temps ils peuvent tenir en l’air. »[32].

De même que pour les poissons, Ludolf de Sudheim consacre un chapitre aux oiseaux que l’on peut apercevoir en Méditerranée et en particulier aux oiseaux migrateurs[33]. Il indique que ces oiseaux volent d’îles en îles et que leur migration les affaiblit au point de les rendre

[30] *Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber*, p. 13 : « Item audivi ab alio valde veridico nauta, qui quasi omnia maris novit itinera et quam plurima et varia horribilia in mari passus fuit pericula ; idem nauta dixit, quod quadam vice iuxta Barbariam vento contrario navigasset in locis, ubi est periculosissimum navigare propter rupes et siccas modicum aqua coopertas, et non longe a talibus locis semper a decem millibus ulnarum fundus non poterat reperiri ; dum itaque in talibus locis cum maximo periculo et timore navigasset, casu navis super piscem, quem Galici melar appellant, devenit, qui ibidem inter rupes latitavit, et piscis sentiens navem venientem, putans forte aliquid esse, quod deglutire posset, aperiens os suum tam valido morsu navem invasit quod, licet graviter esset onusta, tamen per longum spatium retro cessit. […] Et statim marinarii, id est servi navis, in sentinam navis descenderunt, rupturam navis videre volentes. Invenerunt dentem piscis grossitudine unius trabis et longitudine trium cubitorum navem penetrasse » ; trad. DELUZ, pp. 1038-1039.

[31] *Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber*, pp. 13-14 : « Vidi tres tales pisces iuxta Sardiniam, qui aquam cum anhelitu in aerem cum maxima quantitate, plus quam balista trahere posset, proiecerunt et sonum quasi tonitruum fecerunt » ; trad. DELUZ, p. 1039.

[32] *Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber*, p. 14 : « Item in mari plurima et diversa sunt piscium genera magna et parva, diversi coloris, diversae speciei, formae et dispositionis, squamata et non squamata, quae omnia secundum ipsorum naturam humana mente nequeunt comprehendi. Inter haec omnium piscium genera sunt pisces quidam valde mirabiles, qui se ex aqua aliquantum elevant aequaliter et simul et semel per magnum spatium ut vespertiliones volant, sed quantum in volando perseverare possunt, mihi non constat » ; trad. DELUZ, p. 1039.

[33] *Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber*, p. 15 : « De passagio volucrum » ; trad. DELUZ, p. 1040.

vulnérables. Il rapporte également avoir été interrogé à plusieurs reprises, en Orient, sur la présence des hirondelles dans son pays en hiver[34].

Pour ce qui tient au déroulement du voyage, à bord du navire, le récit le plus complet est sans conteste celui de Félix Fabri, qui décrit avec minutie tous les aspects de la vie en mer. Il commence par détailler les différents types de navires qui permettent de faire la traversée de la Méditerranée, allant jusqu'à donner les dimensions de celui sur lequel il a embarqué[35]. Puis il décrit l'équipement de ce navire et ses différentes parties : la proue, la poupe, les étages, les chambres, la cuisine, la cambuse, l'étable, etc.[36]. Vient ensuite un tableau très détaillé et ordonné de l'équipage, en commençant par le patron et en terminant par les galériens[37]. Il donne le nom de chaque métier, parfois en allemand et en latin, en indiquant précisément non seulement les tâches dévolues à chacun, mais aussi leurs caractéristiques : le « comite » est, par exemple, décrit comme un homme d'une grande cruauté[38]. Félix Fabri s'intéresse de près au travail de ceux « qui examinent les signes donnés par les astres et le ciel, jugent des vents et dirigent le pilote lui-même » et à leurs instruments :

> « Il y a aussi d'autres instruments permettant de juger de la course des étoiles, du souffle des vents et des voies maritimes. Les marins ont en effet une carte qui fait une aune de large et de long. L'étendue de la mer y est représentée par des milliers de lignes et les zones sont désignées par des points et des milliers de chiffres. Ils font leurs calculs sur cette carte et voient où ils se situent, même quand on ne peut apercevoir aucune terre et qu'aucune étoile n'apparaît à cause des nuages. Ils le découvrent en traçant sur la carte des cercles d'une ligne à l'autre, d'un point à l'autre, avec une application admirable. Je me suis souvent tenu auprès d'eux et j'ai observé leurs mesures, mais sans arriver à les comprendre. »[39].

---

[34] *Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber*, p. 15 : « Item de hirundinibus saepius sum interrogatus, si de hieme essent in partibus meis. Respondi quod non, sed in partibus meis, sicut ibi, in Martio veniunt, et unde veniant, penitus ignoratur » ; trad. DELUZ, p. 1040.
[35] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 384-385.
[36] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 386-391.
[37] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 394-407.
[38] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 400-401 : « Hunc omnes inferiores timent sicut dyabolum, quia ipse percutit bacculis, castigat pugnis et funibus quos uult, nec est qui murmurare audeat ».
[39] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 398-401 : « Habent et alia instrumenta, quibus de cursu siderum et de flatibus uentorum et de maritimis semitis iudicant. Chartam enim habent, quae habet ulne latitudinem et longitudinem, in qua maris latitudo mille mille lineis est depicta, et regiones punctis designantur et miliaria cifris. In illa charta perpendunt, et iudent ubi sunt, eciam dum nullam terram conspicere possunt, et dum nec sidera apparent propter nebulas. Hoc autem iuueniunt in charta ducendo circulum de linea ad lineam, de punctis ad punctum mmirabili industria ; hiis sepe astiti et porticas eorum uidi sed intelligere non potui. ».

Félix Fabri conclut sa présentation des membres d'équipage par les galériens, en déplorant les mauvais traitements qu'ils subissent et leur condition misérable[40]. Il note de façon intéressante qu'« ils connaissent en général au moins trois langues, à savoir le slavon, le grec et l'italien, et la plupart d'entre eux connaissent également le turc »[41].

Après l'équipage, Félix Fabri s'intéresse également aux passagers, à ses compagnons de voyage, au sujet desquels il ne se montre pas indulgent. Il nous décrit abondamment leurs défauts, leurs mauvaises habitudes, leurs disputes, la gêne qu'ils occasionnent les uns aux autres, et nous livre un savoureux tableau de la façon dont ils occupent leurs longues journées à bord :

> « Comment les hommes passent leur temps sur la galère.
>
> Le mode de vie des pèlerins sur la galère varie selon les dispositions de chacun. Ils se livrent à diverses activités pour passer le temps pendant la navigation, car si quelqu'un sur la galère ne sait pas employer son temps, il passera des heures très longues et très ennuyeuses. C'est pourquoi certains, dès qu'ils sortent de table, montent sur le pont et recherchent à travers la galère un endroit où vendre le mieux leur vin, ils se postent là et y passent toute la journée avec leur vin. C'est ce que font souvent les Saxons, les Flamands et d'autres gens de petite condition. Certains jouent pour de l'argent, qui aux dés, qui aux osselets, qui aux cartes, et les autres aux échecs ; presque la majorité des passagers transpirent à cette activité. Certains chantent à plusieurs voix, ou passent leur temps à jouer du luth, de la flûte, de la cornemuse, du clavicorde, de la cithare, et d'autres instruments de musique. D'autres discutent des choses du monde, lisent de petits livres, prient Notre Père, ou restent assis à méditer, d'autres encore poussent des cris de joie. Les uns rient, les autres sifflent. Ceux-ci font des travaux manuels, ceux-là ne font rien et dorment : certains passent presque tout leur temps à dormir dans leur lit. D'autres courent à travers les cordages, d'autres sautent, certains prouvent leur robustesse en soulevant du poids ou en effectuant d'autres épreuves de force. Les uns s'arrêtent près des autres et discutent avec tout le monde, tantôt avec ceux-ci, tantôt avec ceux-là. D'autres restent assis à regarder la mer et la terre qu'on longe pendant la

[40] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 402-405.
[41] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 404-405 : « Sciunt eciam communiter ad minus tres linguas, scilicet sclauonicam, grecam et ytalicam, et mior pars scit ad istas eciam turcicam ».

traversée, à écrire et à composer des livres, ce qui fut mon activité quotidienne, après avoir dit les heures canoniques ».[42].

La traversée de la Méditerranée est donc loin d'être une mince affaire pour les pèlerins allemands, qui n'en sous-estiment nullement les dangers, mais qui s'attachent au contraire à les énumérer afin de prévenir leurs éventuels successeurs. Ce long voyage – Ludolf de Sudheim indique qu'il faut prévoir de la nourriture pour cinquante jours à l'aller et pour cent jours au retour[43] – est généralement une expérience inédite et éprouvante pour ces pèlerins.

Ce voyage offre aussi l'occasion d'enrichir ses connaissances. On le voit, par exemple, à propos de Félix Fabri qui observe le travail des pilotes avec leurs instruments astronomiques et leurs cartes. Mais ce trait est sans doute davantage présent encore dans le récit de Ludolf de Sudheim, quoiqu'en filigrane. Il apparaît en effet, lorsqu'on lit attentivement son récit, qu'il a puisé nombre d'anecdotes qu'il nous livre, mais aussi d'informations sur les régions aperçues, sur les particularités de la mer et des êtres vivants qui la peuplent, auprès des marins avec lesquels il a discuté pendant la traversée. Cela se remarque notamment à travers les termes vernaculaires qu'il emploie pour désigner les différentes réalités qu'il décrit, termes provenant de multiples langues : italiennes, ibériques, française, mais aussi arabe, montrant la diversité d'origines des équipages, comme le soulignait Félix Fabri à propos des galériens. La traversée de la Méditerranée constitue ainsi, pour ces pèlerins allemands, non seulement la découverte d'un nouvel espace maritime et de ses rivages, mais aussi celle de la multiplicité des langues et des cultures qui se rencontrent dans cet espace.

BIBLIOGRAPHIE :
SOURCES :

[42] FELIX FABRI, *Les errances…*, pp. 424-427 : « Ita homines deducunt tempus in galea. Regimen peregrinorum in galea uarium est secundum uariam eorum disposicionem. Diuersis autem negociis se ingerunt, ut tempus in naiugacione deducant, et nisi homo in galea sciat tempus redimere, longissimas et tediosissimas habebit horas. Ideo aliqui statim ut de mensa surgunt, ascendunt, et per galeam inquirunt ubi melius uendatur uinum, et ibi se ponunt, et totum diem iuxta uinum deducunt. Ita communiter faciunt Saxones et Flamingi, et alii inferioriste. Aliqui ludunt pro pecuniis, illi in alea, isti in nudis tesseribus, alii cum cartis, ceteri in scaco et maior quasi pars isti operi insudat. Aliqui cantant discantos, uel in lutatis et fistulis et musis, clauicordiis, cytaris et aliis instrumentis musicis tempus deducunt. Alii disputant de rebus mundanis et concertant de regibus et principibus et alii locuuntur de scripturis sacris ; alii legunt in libellulis. Alii orant in paternostris ; alii sedent et cogitant, alii clamant ex iocunditate ; ceteri clamant in contencione. Illi rident, isti strident. Alii laborant manibus. Alii ex ocio dormiunt ; alii totum quasi tempus dormiendo in cumbis suis deducunt. Alii per funes currunt ; alii saltant ; alii suam fortitudinem probant leuando onera, uel alias faciendo animosa ; alii cum omnibus hiis communicant assistendo, tunc illis, nunc istis. Alii sedent et mare ac terram quam transeunt considerant et conscribunt, et libellos conficiunt, quod fuit meum negocium cottidianum post dictas horas canonicas ».
[43] *Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber*, p. 9 ; traduction DELUZ, p. 1036.

Croisades et pèlerinages : récits, chroniques et voyages en Terre sainte, XII^e^-XVI^e^ siècle, dir. Danielle Régnier-Bohler, Paris, Laffont, 1997, en particulier *Le Chemin de la Terre sainte de Ludolph de Sudheim*, traduit par Christiane Deluz, pp. 1029-1056.
DELUZ, Christiane, *Liber de quibusdam ultramarinis partibus de Guillaume de Boldensele*, Paris, Sorbonne, thèse inédite, 1972.
FELIX FABRI, *Die Sionpilger*, éd. Wieland Carls, Berlin, Erich Schmidt, 1999.
FELIX FABRI, *Les errances de frère Félix, pèlerin en Terre sainte, en Arabie et en Egypte*, t. I : traités 1 et 2, éd. et trad. Jean Meyers et Michel Tarayre, Paris, Classiques Garnier, 2013.
Galeere und Karawane : Pilgerreise ins Heilige Land zum Sinai und nach Aegypten, éd. H. Wiegandt, Stuttgart, 1996.
Ludolphi rectoris ecclesie parochialis in Suchem, De itinere Terre sancte liber, éd. Ferdinand Deycks, Stuttgart, 1851.

ETUDES :
BEEBE, Kathryne, *Pilgrim and preacher. The audiences and Observant spirituality of friar Felix Fabri (1437/8-1502)*, Oxford, Oxford University Press, 2014.
CHAREYRON, Nicole, *Errances et digressions dans un récit de voyage au XV^e^ siècle*, dans *Senefiance*, t. 51 : *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, dir. Chantal Connochie-Bourgne, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2005, pp. 115-122.
CHAREYRON, Nicole et TARAYRE, Michel, *Le monde marin de Félix Fabri*, dans *Senefiance*, t. 52 : *Mondes marins du Moyen Âge*, dir. Chantal Connochie-Bourgne, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2006, pp. 95-104.
GADRAT-OUERFELLI, Christine, *Identité(s) d'un voyageur médiéval : Ludolf de Sudheim*, dans *Le voyage au Moyen Âge : description du monde et quête individuelle*, dir. Damien Coulon et Christine Gadrat-Ouerfelli, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2017, pp. 95-104.
GADRAT-OUERFELLI, Christine, *Le voyage*, dans Patrick Gautier Dalché (dir.), *La terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*, contributions de Nathalie Bouloux, Christiane Deluz, Paul Fermon, C. Gadrat, Armelle Querrien et Emmanuelle Vagnon, Turnhout, Brepols (*L'atelier du médiéviste*, 13), pp. 505-579.
GRABOÏS, Aryeh, *Le pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, Paris-Bruxelles, De Boeck, 1998.
HALM, Christian, *Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters : eine analytische Bibliographie*, t. I : *Deutsche Reiseberichte*, dir. Werner Paravicini, Francfort, Peter Lang, 1994, 2^e^ éd. 2001.
JAMES-RAOUL, Danièle, *La mer Méditerranée dans les récits de pèlerinages et les récits de croisades*, dans *La Méditerranée médiévale : perceptions et représentations*, dir. Hatem Akkari, Paris-Tunis, Maisonneuve et Larose & ALIF, 2002, pp. 51-79.
JAMES-RAOUL, Danièle, *L'écriture de la tempête en mer dans la littérature de fiction, de pèlerinage et de voyage*, dans *Senefiance*, t. 52 : *Mondes marins du Moyen Âge*, dir. Chantal Connochie-Bourgne, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2006, pp. 217-229.
MEYERS, Jean, *L'Evagatorium de frère Félix Fabri : de l'errance du voyage à l'errance du récit*, dans « Le Moyen Âge » 114 (2008), pp. 9-36.
PASTRE, Jean-Marc, *La Méditerranée dans les récits allemands au XV^e^ siècle*, dans *La Méditerranée médiévale : perceptions et représentations*, dir. Hatem Akkari, Paris-Tunis, Maisonneuve et Larose & ALIF, 2002, pp. 81-101.
RICHARD, Jean, *Les gens de mer vus par les croisés et par les pèlerins occidentaux au Moyen Âge*, dans *Le genti del mare Mediterraneo*, éd. Rosalba Ragosta, Naples, Lucio Pironti, 1981, pp. 341-355.
SCHNATH, Georg, *Drei niedersächsische Sinaipilger im 1330 : Herzog Heinrich on Braunschweig-Grubenhagen, Wilhelm von Boldensele, Ludolf von Sudheim*, dans *Festschrift Percy Ernst Schramm*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1964, t. I, p. 461-478, réimpr. dans G. Schnath, *Ausgewählte Beiträge zur Landesgeschichte Niedersachsens*, Hildesheim, August Lax, 1968, pp. 7-25.

Abstract :

During the 14th and 15th centuries, many German pilgrims set out on a pilgrimage to the Holy Land. To this end, they had to travel through a maritim space unfamiliar to them and thus to

discover landscapes, men and customs which may surprise them, but also interest or amuse them.

Some pilgrims left long and vivid descriptions of that space, such as Ludolf of Sudheim, who wrote original chapters about Mediterranean fishes or birds, and Felix Fabri, author of a complete treatise about the sea and the life on board. Using these two pilgrimage accounts, I will try to show how these men from Northern Europe conceived of this meridional sea.